

que le lendemain, dans la nuit, à une heure, nous nous rendrions au cimetière et que nous déterreriens l'Iris et non le mort, dont les parents seraient endormis à cette heure-là.

Effectivement, la lune luisait à peine ; nous arrivâmes sans encombre à notre destination. Armé d'un long outil de fer ressemblant plus à un poignard qu'à une houe, il me semblait que, nouveau Jason, j'allais à la conquête de la toison d'or. Notre opération fut heureuse et je rentrai à l'auberge sans encombre, en serrant mon trésor contre moi, que dis-je, pourquoi ne l'avouerais-je pas, contre mon cœur.

On comprend avec quel soin j'entretenais ma plante, que j'avais enlevée avec la motte ; pendant tout mon séjour, je l'arrosai et l'entourai de toute ma sollicitude.

Lorsque je me décidai à rentrer à Alger, je pris un jeune Kabyle pour guide ; il parlait le français à peu près aussi correctement que je parlais le kabyle, aussi notre entretien se faisait-il en langue *sabir*, qui tient autant de l'arabe que du français et autant de l'italien que de l'espagnol et un peu du grec. C'est une langue essentiellement méditerranéenne, aussi facile à parler qu'à comprendre. Je ne puis mieux faire pour en donner une idée que de transcrire la réponse que me fit mon guide, auquel je montrais une énorme scolopendre qui ressemblait à un chapelet de cerises mûres se roulant dans la poussière d'un sentier. *Fajir comaco, Fajir morto*, me dit-il en faisant avec son index le signe d'une bête qui lui piquait le bras. Pas n'est besoin de dictionnaires pour comprendre un langage aussi clair qu'expressif ; c'est avec ce bagage linguistique que je me mis en route à six heures du matin.

Après avoir marché pendant cinq heures, par une